

Document de travail dossier NON finalisé
Présentation de la singulière et plurielle création du
Gourbi bleu

Textes Marion Muller-Colard
Mise en Scène Sandrine Pirès

HANNAH

Bouche Cousue

La Vierge et moi

Sur une journée, par exemple, une équipe, un espace de jeu modulable, trois textes, trois sujets différents, pour trois âges différents, pour des spectateurs différents parce qu'on est différent !

Genre : Spectacle vivant, écriture contemporaine, théâtre du corps, de la matière et de l'évocation

Une auteur et une metteur en scène : de la rencontre fortuite à la complicité artistique

Marion Muller-Colard, auteur et Sandrine Pirès, metteur en scène, se sont rencontrées à la Scène Nationale de la Filature à Mulhouse en 2012 sur un projet croisé : un atelier d'écriture avec des lycéens sur le thème du suicide animé par Marion Muller Colard et la mise en espace des textes avec ces mêmes élèves, créée avec Sandrine Pirès.

Depuis la Filature, il y a eu *C'est où chez moi* représenté à la salle Europe à Colmar en 2014 et dans la même année, *L'Épée de Damoclès*, lecture vivante pour la journée de psycho oncologie du Haut-Rhin. Un atelier «écriture et jeu » autour des *Poèmes à dire en Je si tu es un enfant* au relais Culturel de Thann début 2015.

Avec la compagnie, *Le Gourbi bleu*, Sandrine Pirès a toujours mis en scène des textes contemporains (Jean-Luc Lagarce, Rémi De Vos, Marion Aubert, Pierre Guillois, etc.). Elle se frotte également à l'écriture de plateau à partir d'improvisations et de matière textuelle tirée du réel.

« Dans tous les textes que j'ai lu de Marion, du plus petit au plus grand, il y a toujours un angle, un regard sur la vie et les vivants que nous sommes qui me saisit dans l'émotion et dans l'esprit. Il y a aussi et surtout des sujets, des propos qui de façon surprenante convoque mon intimité. C'est un écrivain qui donne à penser que la vie n'est pas vaine. J'ai toujours été frappée dans ses textes par le contraste entre un lyrisme littéraire et une forme de théâtralité brute (une langue qui se parle qui s'adresse). En tant que metteur en scène, j'ai trouvé une auteur qui parle avec nécessité de nos « affaires humaines » et qui répond à ma nécessité de faire du spectacle vivant.» Sandrine Pirès

Marion Muller Colard : L'intention de l'auteur

Le petit théâtre d'Hannah Arendt a été écrit sur papier et cela n'est pas suffisant. Car précisément, c'est un monde de papiers sans action et sans pensée qu'Hannah Arendt condamne dans ce petit livre destiné aux enfants. Hannah Arendt y monte sur les planches pour faire découvrir à son double enfantin la nécessité d'investir la scène des affaires humaines, de savoir quitter la dimension privée de la vie pour s'engager dans la vie publique. Sous peine de laisser cet espace vacant à des humains qui cessent de penser pour fonctionner et obéir au loup le plus dangereux pour l'homme : le loup civilisé.

En tant qu'auteur, je mets ce texte entre les mains de la metteuse en scène Sandrine Pirès. Pour qu'elle vienne animer le papier et donner souffle à une pensée qui ne demande qu'à être incarnée. On peut être un auteur de terrier, livrer des mots aux papiers et les jeter au vent. On peut vouloir être un auteur de terrain, proclamer haut et fort les mots qui font de nous des humains. Si je m'associe à d'autres, c'est parce que "le monde est ce qu'il est parce que nous sommes plusieurs". Si je m'associe à Sandrine Pires, c'est parce qu'elle sait reconnaître à la fois l'enfance et ce qui la fait grandir. C'est parce qu'elle est une femme de terrain et que le plateau est un lieu, pour elle, d'esthétique et d'action, de poésie et de transmission.

HANNAH - Synopsis

Hannah chez elle

Le matin du 4 décembre 1975, Hannah Arendt se passe un peu d'eau sur le visage avant de rejoindre son bureau pour continuer l'écriture de *La Vie de l'esprit*. Sur le miroir, apparaît son prénom, HANNAH. De quel côté du miroir ? Comment le savoir ? Hannah est un palindrome, un prénom qui peut se lire à l'envers ou à l'endroit.

Le fantôme farceur s'avèrera être une enfant têtue et attachante qui réclame à corps et à cri une histoire à la grande Hannah.

Hannah au théâtre

Une histoire ? Hannah Arendt conduit la voix enfantine dans un théâtre de Manhattan. Car pour Hannah Arendt, une histoire n'a de sens que si elle est racontée, si elle devient action, et si cette action a un public pour la juger. "Une vie n'est une vie que si elle est politique".

Mais l'enfant têtue ne trouve aucun sens à la politique. Et puis se retrouver sur scène lui donne un trac inextricable.

Vraiment, aucun sens à la politique ? Trop de trac pour sortir des coulisses et risquer une action sur la scène des affaires humaines ?

Le piège du terrier

Voyons voir ce qu'il arrive, si tous les enfants intelligents décident de suivre le renard dans la philosophie du terrier : celle où il suffit de penser pour penser, de creuser des galeries infinies qui n'aboutissent jamais sur scène...

La bureaucratie

Qu'arrivetil, donc ? Une clairière clairsemée de bureaux et d'hommesbureaux. Pas si terrible, commente l'enfant. C'est qu'elle ne sait pas encore ce dont la bureaucratie est capable : priver l'humain de sa spontanéité, rendre l'humanité superflue en transformant des vraies personnes en marionnettes.

Le jugement

L'enfant va découvrir l'enjeu d'une parole engagée, d'une parole-action, pour mettre un terme au massacre des hommes bureaux et juger l'un d'entre eux.

Refaire le monde

Il reste encore à reconstruire une nouvelle scène qui rende le monde habitable pour l'humanité. Une humanité vivante, pensante et agissante. Hannah Arendt va-t-elle aider l'enfant ? Non, à présent, il est temps pour elle de rejoindre les coulisses : l'infinie possibilité de recommencements est garantie par l'incessante venue au monde de nouvelles personnes... Pourvu qu'il s'agisse d'enfant têtus et attachants !

La mort de Hannah

Hannah Arendt rejoint son appartement où elle attend des amis pour dîner. A la fin de cette soirée du 4 décembre 1975, elle s'écroule sur son son fauteuil et le rideau tombe sur sa vie. Au

moment où la mort l'emporte, Hannah Arendt entend encore une petite voix enfantine lui souffler : "Il aurait été dommage de mettre un point final à *La vie de l'esprit*."

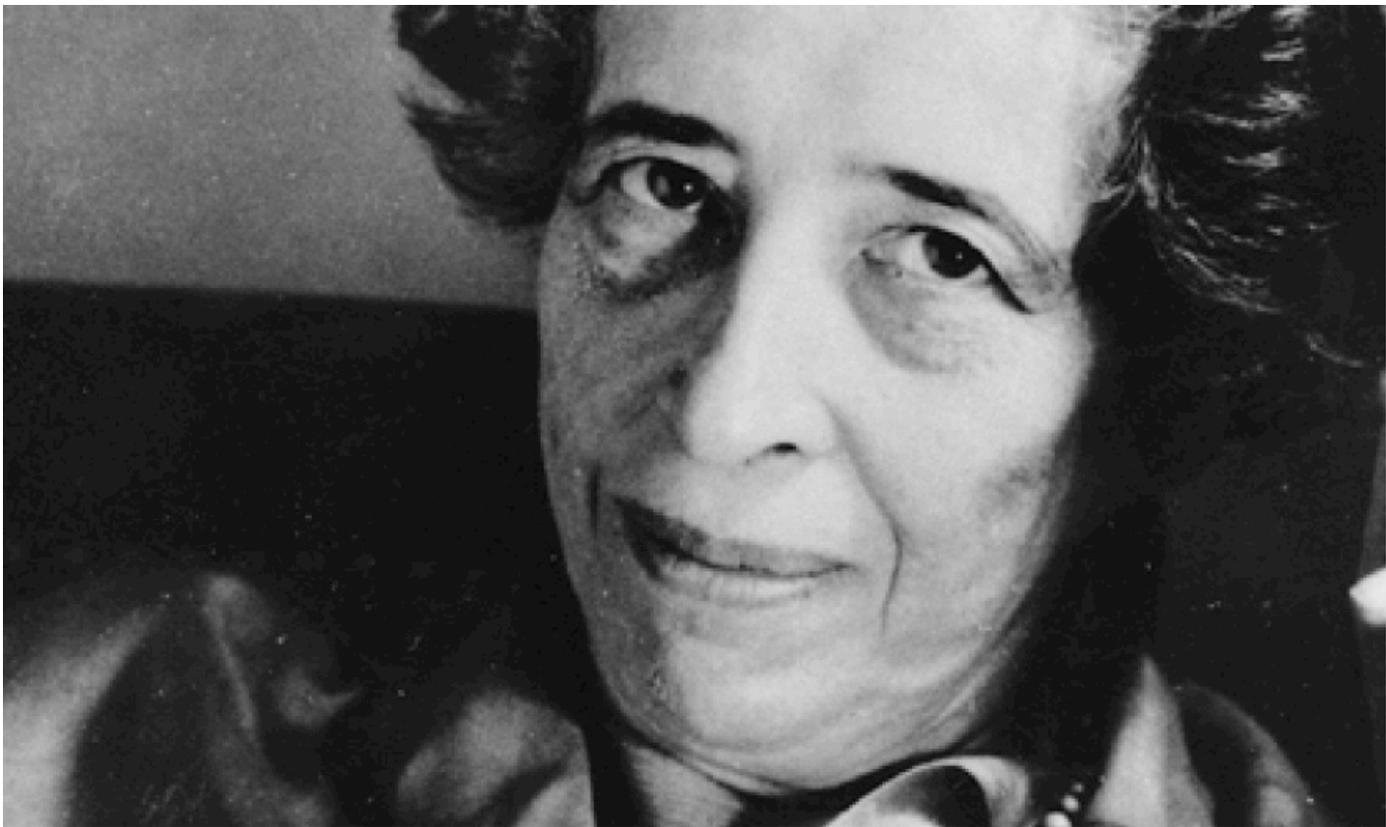
Extrait du texte *Le Petit théâtre de Hannah Arendt*

« - A ton avis, qu'est-ce qui garantit au monde la chance permanente de nouveaux commencements ?

- Ce sont les enfants !
- Parfaitement ! l'incessante venue au monde d'étrangers qui feront différemment. »

Hannah Arendt à travers les âges...





« Elles se ressemblent, vous ne trouvez pas ? »

Anne Gaillard qui incarnera *Hannah* et qui sera présente dans les trois spectacles, la mère dans *Bouche Cousue*, la femme sans domicile fixe au pied de la statue de la Vierge dans la *Vierge et moi*.



« Hannah ; ce prénom peut se lire à l'endroit comme à l'envers. Par le début ou par la fin. Symboliquement il y a tout le cycle de la vie dans ce prénom : HANNAH. L'adulte et l'enfant cohabitent. La grande Hannah sera incarnée, par Anne Gaillard, une comédienne qui rentre dans l'âge d'être grand-mère. Il est des comédiennes, des compagnons artistiques, que vous avez hâte de retrouver et dont vous ne vous lasser jamais. Anne Gaillard, fait partie de ce cercle artistique qui m'entoure. Anne Gaillard, requiert cette qualité d'un jeu large doté d'une grande force intérieure. Tout l'art du clown ! qu'elle a en partie pratiqué avec l'équipe Cervantès à Marseille. Il me paraît tout naturel qu'Anne puisse incarner Hannah voire la petite. Cette petite Hannah qui n'est rien d'autre que la vie intérieure de la grande Hannah. » Sandrine P.

Sandrine Pirès : Notes de mise en scène pour Hannah

Suite, à l'écriture du *Petite théâtre de Hannah Arendt* aux éditions Les Petits Platons, Marion Muller-Colard m'a proposé de transformer son texte en « 3D », selon son expression.

Convictions – de la nécessité de réfléchir

Le pari est de transmettre par le biais, d'une narration simple, les grandes lignes de force, d'une grande philosophe : Hannah Arendt. Cette philosophe est une invitation vers l'action de réfléchir, de la nécessité de réfléchir. C'est effectivement promouvoir ce mouvement de la pensée qui me motive. Grâce au théâtre, sensibiliser les jeunes générations à une conscience du monde et des autres. Mon fils, dès l'âge de six ans voulait aller en Chine. C'est qu'il avait déjà intégré que le monde ne se limite pas à sa rue, son quartier, le pays dans lequel il vit. Alors pourquoi, ne pas faire découvrir Hannah Arendt à des enfants, dès 9 ans.

Pour qui ? de 9 ans à tous, à l'enfant que nous étions, aux enfants d'hier et d'aujourd'hui, aux générations.

Dans certaines écoles et municipalités, les enfants doivent voter pour élire des enfants qui se présentent au conseil municipal (des enfants). C'est donc inviter l'enfant à devenir citoyen. Quel citoyen ?

Dans le spectacle et à la fin de sa vie Hannah Arendt a 68 ans ; l'âge d'une grand-mère voire d'une arrière grand-mère d'aujourd'hui.

Pourtant jusqu'au bout, il y a, en elle, une juvénile flamme qui la relie au monde de demain, le monde de nos enfants, de tous les enfants.

C'est pourquoi, l'auteur Marion Muller-Colard, donne vie à l'enfant qu'il y a en Hannah Arendt. C'est l'enfant qui trépigne d'impatience et qui pousse, la grande HANNAH, à lui raconter ce qui l'anime. La grande Hannah excédée, cède à la petite Hannah. Elle la conduit au théâtre pour assister à une (H)istoire qui l'incitera à devenir une penseuse de terrain et non de terrier !

La vie de l'esprit

La dernière œuvre inachevée d'Hannah Arendt s'intitule *La vie de l'esprit*. Ce titre et la façon dont Marion Muller-Colard a eu l'idée de raconter Hannah Arendt, m'ont amené à l'évidence que le parti pris de cette mise en scène est de **matérialiser** la pensée d'Hannah. Dans la forme, nous réaliserons du théâtre classique, c'est-à-dire, une actrice qui incarne un rôle, associée à un travail sur la matière.

Définition du mot matière, dans le Nouveau Petit Robert édition 1996 :

n.f. -1175 ; matire déb. XII ; lat. *materia, materies*, d'ab « bois de construction », puis « matière ».

I. 1. Philos.sc. Substance qui constitue les corps, qui est objet d'intuition dans l'espace et possède une masse mécanique.

(...)

II.Cour.1.Une, des matières : substance ayant les caractéristiques de la matière (I.) et connaissable par les sens, qu'elle prenne ou non une forme déterminée. *Matières organiques et inorganiques...Matière grise...Matière première...Matériau...*

(...) Arts. La MATIERE : ce dont une œuvre d'art est faite ; ce à quoi l'activité de l'artiste donne forme.

Choisir des matières, des objets (fait de matière) qui portent intrinsèquement une puissance d'évocation qui parlent à notre imaginaire collectif.

Choisir des matières qui parlent à nos sensations, à notre imagination. Dans les spectacles précédents, j'ai utilisé, entre autres, des couvertures de survie tantôt pour évoquer des corps échoués sur une plage dans *C'est où chez moi* de Marion Müller-Colard, tantôt pour signifier une rivière (le reflet, le miroir, l'artificiel) dans *La Dispute* de Marivaux représentée avec des élèves de première à la Comédie de l'Est (juin 2015).

« Le feu et la chaleur fournissent des moyens d'explication dans les domaines les plus variés parce qu'ils sont pour nous l'occasion de souvenirs impérissables, d'expérience personnelles simples et décisives. »

La psychanalyse du feu, Gaston Bachelard

**Manifeste artistique
commun aux trois textes**

Des interprètes moteurs

Des interprètes marionnettiste danseur acteur

Des interprètes entiers

Au moins 3 interprètes femmes d'âges différents, 60, 40, 30 ans...

Un interprète homme

La lumière et le son comme des acteurs pour les acteurs

La scénographie est elle aussi mouvante

Un auteur qui écrit et revoit son écriture au contact du plateau

Une équipe

Travailler un texte comme une matière pour lui donner chair

De la matière texte

De la matière grise matérialisée

De la matière narratrice

De la matière en mouvement

Une priorité artistique : ne pas tout montrer

Chercher à activer l'imaginaire du spectateur, le rendre actif...comme
si le spectacle qui se joue sous ses yeux, se termine dans sa tête

Une création qui se construit avec des allers retours dans la vie

En dehors des théâtres et revenir au théâtre

Un théâtre en lien

Lecture dans les lavomatiques pour *Bouche cousue*

Atelier philo pour *Hannah*

Expo photo pour la *Vierge et moi*

Un théâtre de la surprise un théâtre du jeu de l'intelligence

émotionnelle Des contradictions Des frictions des chocs

esthétiques De la cruauté De l'humanité A la recherche de sens

Faire sens pour chacun - essayer de réunir l'élitiste et le populaire

Sandrine Pirès février 2017

Bouche Cousue

Dans la collection Scrypto chez Gallimard

Quatrième de couverture

« Dans la famille d'Amandana, la propreté irréprochable n'est qu'un métier. C'est un mode de vie ; Rien qui dépasse. Dans le Lavomatique tenu par ses parents, le bruit des machines couvrent celui des élans du cœur et du corps. Mais comment faire taire son attirance pour une de ses camarades de lycée ?

Un roman intimiste d'une grande finesse psychologique, magnifiquement écrit, plein de pudeur et d'émotion. »

Pour qui ?

Des collégiens en classe de troisième et des lycéens

Extrait de *Bouche cousue*

« Ce qui me touche en écrivant cela, ce qui me fait venir les larmes aux yeux, c'est un détail que j'ai enfoui sous une couche d'insignifiance, au milieu du fracas des événements qui ont suivi. Et ce détail, aujourd'hui, je ne vois que lui : ma mère savait depuis longtemps. Elle a compris sans poser aucune question – elle a su que j'avais volé ces vêtements et elle a su comment. Ma mère m'a laissé faire pendant des années, bouche cousue. Elle a voulu me laisser exister. »

En Quelques mots

Un monologue singulier et pluriel

Une lettre écrite dans un lavomatique

Le lavomatique c'est comme un théâtre

Il y a ce frottement entre l'intime et le public

Traiter des séquences par la vidéo

Travailler avec une classe niveau 3^{ème} ou seconde

De la danse

Du tissu

De la pudeur

De la musique

La Vierge et moi

est une création à la croisée des deux regards de l'auteur et la metteur en scène. Elles veulent y raconter des destins balbutiants de femmes, cet aller-retour épuisant entre la sensualité et le sens, cette responsabilité encombrante du corps sous le regard fixe d'une statue de la Vierge.

Cette statue représente l'héritage encombrant de la femme immuable, impassible, surpuissante, consolante. Cette femme fantasmée qui saurait tenir de toute éternité l'homme et l'enfant ; cette femme irréprochable qui saurait se retrancher derrière un sourire imperturbable ; cette Madone à l'enfant, accouchée rayonnante que rien ne peut distraire de sa mission de mère ; cette ombre qui plane sur la vie de trois femmes qui négocient avec elle, le temps du théâtre, la possibilité de n'être que ce qu'elles sont. Enceinte sans l'avoir voulu. Vide en voulant être pleine. Clocharde ne possédant que sa dépossession de tout. Et toutes trois, pour toujours, petites filles rêvant qu'on regarde sous leurs jupes, rêvant de devenir à leurs tours une icône, rêvant de ne jamais grandir.

C'est au pied de la Vierge que leurs rêves se confrontent à la réalité d'une vie d'adulte qu'elles n'avaient pas rêvée.

Les icônes, comme les fantasmes qu'elles représentent, ont la peau dure comme de la pierre. Mais les jupes sont ce tissu toujours mouvant comme nos désirs, qui voile et dévoile à loisir, que l'on peut oser soulever ou derrière lequel on peut se réfugier.

Trois femmes au pied d'une icône qui se débattent avec le sens et la sensualité. Une putain et une vierge, et toujours, plantant sa tente sous les jupes de Marie, une vieille clocharde qui semble avoir mille ans. Deux mille, peut-être. Avoir tout vécu et tout encore à vivre.

« Écoute-moi bien, mon enfant, suis-moi bien, c'est difficile à t'expliquer.

En quoi elle est à ce point une créature unique. Mais suis-moi bien.

À toutes les créatures il manque quelque chose. (...)

À celles qui sont charnelles il manque précisément d'être pures.

Nous le savons.

Mais à celles qui sont pures il manque précisément d'être charnelles.

Il faut le savoir. »

Charles Péguy,

Le Porche du mystère de la deuxième vertu

EXTRAITS

Scène 1 – prologue : Quand j'étais petite

Les trois femmes : la vierge, l'amoureuse et la clocharde. Ensemble, chacune pour elle-même, autour de la statue.

L'amoureuse :

- Quand j'étais petite, mon père m'avait installé une balançoire au fond du jardin. Tout au fond, près du grillage qui nous séparait des voisins. Il fallait franchir un petit bosquet, et après c'était mon Royaume, avec la balançoire au milieu. La forteresse imprenable. Je me donnais de l'élan avec les jambes... Quand je montais, le coton de mon chemisier se plaquait contre mon corps, quand j'étais happée en arrière, de l'air s'engouffrait sous le tissu de ma jupe et...

La clocharde :

- Quand j'étais petite je défaisais les nattes que ma mère tressait, les sandales qu'elle m'avait nouées aux pieds, et je partais pieds-nus battre la campagne, les champs de blé à perte de vue, j'en croquais des épis entiers, je recrachais la peau pour sentir cette farine qui levait comme un pain dans ma bouche, je pensais que j'avais tout à portée de main et qu'il ne pourrait jamais rien m'arriver. Non, en réalité, je ne pensais pas cela, je le sentais par tous les pores de ma peau. Comment était-il possible d'avoir si peu peur ?

L'amoureuse :

- ... un jour, sur la balançoire, au lieu de m'asseoir face au jardin, je me suis assise face au grillage qui donnait chez les voisins. Le fils des voisins était là, un peu dissimulé par le fouillis des framboisiers. Je me suis élancée. Quand j'arrivai au point le plus haut, au faite de la balançoire, je surplombais le jardin d'en face et je vis le garçon qui ne me parlait jamais parce qu'il était un peu plus âgé que moi et parce que j'étais une fille. En redescendant, aspirée par l'enivrant retour arrière, ma jupe se gonfla comme une montgolfière, elle découvrit mes mollets, mes cuisses, le petit triangle blanc de ma culotte ; et juste avant de fermer les yeux, je vis ceux du garçon qui fouillaient sous ma jupe avec l'empressement de celui qui ouvre un tiroir secret pour y chercher la résolution d'une énigme.

La clocharde :

- Quand j'étais petite il n'était pas question de devenir grande, je n'avais ni projet, ni ambition, seulement des rêves ; une heure n'en chassait pas une autre, le cadran solaire me semblait figé au zénith pour toujours, j'ignorais volontiers.

La vierge :

- Oh oui, des rêves ! Un grand rêve immense, l'enfance ! Moi, j'avais une sœur de huit ans mon

aînée. Elle avait de longs cheveux bouclés un peu dorés au bout. Elle était très sage et c'est pour cela qu'elle ne jouait jamais avec moi. Parce qu'elle avait des devoirs et des obligations. Elle devait réviser sa première communion. Elle disait cela quand je frappais à la porte de sa chambre. Depuis que j'étais née, elle révisait sa première communion ! Quelle admiration j'avais pour elle. Elle ne déchirait jamais ses pantalons, même ceux que maman mettait de côté pour qu'on aille jouer dehors. Je rentrais toute souillée. Ma sœur n'avait rien sali, parce qu'elle n'était pas sortie... J'ai compté les jours jusqu'à cette première communion. J'espérais que la deuxième n'arrive pas trop vite après, pour que nous ayons le temps de jouer... Et puis le jour est arrivé, un dimanche matin de juin dans cette lumière au vif de l'été qui ne laisse pas beaucoup d'ombre derrière elle. Sur le parvis de l'église, la pierre blanche m'éblouissait. Je cherchais des yeux la procession. C'est seulement une fois rentrée, assise sur les bancs de devant, les bancs réservés pour les familles, que j'ai vu un immense monsieur avec une écharpe colorée qui agitait un peu de fumée à droite et à gauche, et derrière ma sœur dans sa robe longue et toute blanche qui perçait l'obscurité de l'église où, par contraste avec l'éclat du dehors, je ne voyais plus grand chose que des silhouettes.

L'amoureuse :

- Les jours qui ont suivi, c'était le tout début des grandes vacances, ces jours de pleine oisiveté que les enfants appellent « ennui », par négligence. De la fenêtre de ma chambre je regardais la balançoire, et juste songer à m'y asseoir me brûlait déjà tout le corps.

La clocharde :

- Je me souviens de l'inconfort. Ce petit inconfort de la paille coupée dans le dos qui se plante dans votre peau à travers le tissu. Je me souviens que je pouvais dormir comme ça. J'ai dompté tous les inconforts, dans mon enfance. C'était toute l'école dont j'avais besoin. Savoir être seule et savoir dormir dehors.

La vierge :

- Ce jour de la première communion, quand la procession s'est arrêtée aux pieds de l'immense statue de la Vierge, j'ai levé les yeux et j'ai tout de suite su. J'ai su instantanément ce que je voulais faire quand je serai grande. Quand je serai grande, je serai Marie !

[...]

Scène 3 : Refus catégorique de toute consolation

L'amoureuse

Je voudrais revenir sur un malentendu. L'autre jour j'étais à vos pieds, mais il ne faudrait pas vous méprendre. Il se trouve que vous êtes là et que vous monopolisez l'espace, si bien que si quelqu'un veut se tenir ici, aussi, et bien il est forcé d'être à vos pieds. D'ici à ce que vous en déduisiez qu'on se met volontairement à vos pieds, il n'y a qu'un pas. Mais c'est un malentendu. Le fait que je me tenais là, l'autre jour, n'a rien à voir avec vous. Je voulais simplement me tenir à cette place, ici, et c'est mon droit le plus strict. Je n'ai pas nécessairement à tenir compte de vous et à m'imposer votre présence.

Qu'il soit bien clair, donc, que je vous ignorais. Je vous ignorais magistralement et il faut que vous considériez que pour moi, cette façon que vous aviez de surplomber le monde en vous donnant votre importance, et bien cela ne comptait simplement pas. D'ailleurs je vous tournais le dos, autant dire que c'était exactement comme si vous n'aviez pas été là. J'attendais quelqu'un.

Mais non, pas vous. Cette manie de tout ramener à vous tout le temps, c'est un truc de famille, hein ? C'est génétique chez vous, c'est ça ? J'attendais quelqu'un qui n'était pas vous.

Et si je reviens aujourd'hui, c'est juste pour lever ce malentendu. Parce que ça me trotte dans la tête, depuis ce jour, et quand je passe par ici vous avez cette mine d'empathie que je ne supporte pas, cet air de me plaindre comme si je vous avais demandé quelque chose mais qu'il soit bien clair entre nous que je ne vous ai jamais rien demandé !

Non, parce que votre air un peu mièvre m'a toujours été insupportable et là, depuis cet autre jour où j'attendais quelqu'un qui, certes, n'est pas venu, mais on ne va pas en faire tout un drame, depuis ce jour-là ce petit air mièvre me poisse du regard... C'est comme si vous me l'adressiez personnellement : « oh ! La pauvre petite, elle attendait quelqu'un qui n'est pas venu ! »...

Et puis ce petit sourire de la maman dont l'enfant s'est écorché le genou et qui fait mine d'être désolée et de le plaindre... Alors qu'elle s'en fout totalement, la mère. Parce que même si c'est sa mère, c'est pas son genou à elle qui saigne ! Et elle, au fond, tout ce qui lui importe, c'est d'être sûre qu'il ne se l'est pas cassé, le genou. Pas parce que ça lui ferait mal, notez bien. Personne n'a jamais eu mal au genou de quelqu'un autre. Non, seulement parce que s'il est cassé, le gosse, alors ça veut dire urgences jusqu'à point d'heure, poser des jours de congés, se faire engueuler par le patron qui comprend déjà pas très bien cette manie de ces jeunes employées à aller faire des gamins tous les quatre matins... Ça veut dire se relever la nuit parce qu'il pourra plus aller faire pipi tout seul alors qu'il venait juste d'être propre, le gosse...

Voilà ce qui est tout à fait insupportable et qui est une mine typiquement maternelle. Je *déteste* cette mine de fausse empathie, cet égocentrisme indémodable qui fait semblant de s'intéresser à quelque chose d'autre qu'à soi-même... Et après on s'étonne que je ne veuille pas d'enfants !

C'est tant mieux qu'il ne soit pas venu, l'autre jour, pendant que j'attendais à vos pieds et que vous me plantiez cette affreuse compassion dans le dos ! C'est tant mieux parce que, qui sait ? On se serait plut, on se serait touché, on se serait désiré, on se serait enlacé, vautre, chevauché, et bam, si ça se trouve, on aurait fait un bébé. Un genre de bébé rondouillard qui vous colle à la peau comme un vêtement moite et pour une fois qu'il m'aurait décollée, un peu, il se serait peut-être éraflé le genou, là, par accident... Et alors si ça se trouve, moi aussi j'aurais fait cette mine dégoûtante, vous imaginez un peu ? C'est peut-être un truc irrépensible qui vient comme le lait, quand on est mère, un automatisme biologique, cette

crispation de la mâchoire qui s'efforce de dire en même temps « pauvre enfant » et « ce n'est pas grave », pile en même temps. Et les deux doivent se superposer exactement sinon ça ne marche pas, exactement en un seul sourire désolé : « pauvre enfant ce n'est pas grave ! » Et avec ça vous bâtissez des églises, des républiques, des autels, et même des maisons closes ! Oui, exactement sur le même principe de la plainte amusée, ce truc qui nous excite depuis qu'on est gamin parce que c'est la pitance du bobo, notre lot de consolation, et qu'on est assez... petit, assez *tout petit* pour rester à vos pieds à quémander ce sourire rien que pour notre bobo. Et alors on grandit à ça, vous voyez un peu la pauvreté de la chose, Marie ? On nous gave à la compassion feinte comme on gave des poulets aux hormones de croissance ! Ça explique bien des problèmes, je vous le dis. Et c'est vous qui avez commencé ce manège ! Ça nous encourage à la régression la plus complète et ça voudrait surplomber toute la ville, surplomber le monde ! Ça nous encourage à vomir nos entrailles sur la place publique et ça prétend révolutionner un empire...

Vous voyez un peu ce que vous avez fait ? Et vous m'avez fait le même coup l'autre soir ! J'ai bien senti votre regard, là, dans mon dos, cette colle de la compassion, ce bonbon écœurant que vous voulez me refourguer depuis l'autre jour sous prétexte que vous m'avez vue attendre quelqu'un qui n'est pas venu. Vous étiez bien heureuse, hein ?

Comble de votre joie : j'ai versé une larme. Oui, et bien j'étais fatiguée, j'avais froid, j'ai versé une larme. Et vous, vous l'avez pas lâchée cette larme là. Alors là vous étiez heureuse, c'était une mission pour Marie, ça ! Ça convoquait tout votre énorme potentiel consolateur, vous étiez au taquet...

Et je vous vois du coin de l'œil depuis ce soir-là quand je passe par ici, je vois bien ce qui se passe dans votre petite tête de Mère Universelle ! Mais moi je vous ai rien demandé, Marie !

J'en veux pas, de votre « Pauvre-Enfant-Ce-N'Est-Pas-Grave » !

De 1, parce que je ne suis pas à plaindre. Ce n'est pas parce que c'est votre job de plaindre que ça va devenir mon job d'être à plaindre, OK ?

Et de 2, j'en veux pas parce que *c'est grave*, vous m'entendez ? C'est grave ! C'est complètement grave d'attendre quelqu'un aux pieds d'une statue tellement repérable qu'on peut même pas se dire qu'il s'est trompé de lieu de rendez-vous. Parce qu'à vos pieds, Marie, on ne peut pas se tromper. Et c'est totalement grave, non pas de ne jamais revoir cet homme-là, même s'il donnait la très banale impression de ne pas être comme les autres, il y en aura des centaines après lui qui ne seront pas comme les autres et ça, vraiment, j'ai fait mon deuil de l'unique, Marie, vous voyez... Mais ce qui est grave, c'est qu'en même temps que le doute se distille, qu'il s'insinue sous votre peau comme la petite pluie fine sous laquelle nous attentions, souvenez-vous, et bien en même temps ce petit doute, il infuse un poison redoutable qui vous parcourt tout entière, cette petite musique qui vous fait douter d'être quelqu'un... Et quand on commence à douter d'être quelqu'un on est pris d'une espèce de vertige, comme si notre colonne vertébrale était un immense couloir d'air, de vent, de rien du tout, un trou noir qui nous aspirait tout entier, et qu'à force de douter d'être quelqu'un on ne devenait ni plus ni moins que... *personne*.

Cet affreux scénario de la fille qui croirait qu'elle existerait pour de vrai et qui organiserait tout comme si elle était vivante et qu'en fait, un soir, elle se met à attendre quelqu'un et comme le type vient pas et ben, de fil en aiguille, elle se rend compte en fait que c'est juste parce qu'elle existe pas pour de vrai que le type est pas venu ! Elle se rend compte qu'elle est juste une statue aux pieds d'une autre statue, un personnage imaginaire qui s'est inventé une vie pendant que les pigeons lui chient dessus, et ça c'est grave, Marie, quand on est une femme d'os et de chair de finir par douter de ses propres os et de sa propre chair et de son propre sang, alors oui il y a de quoi verser une petite larme ! Au moins on se sent vivant, on se dit qu'on est capable de produire de l'eau salée et que ma foi, c'est une compétence réelle. Et non négligeable.

Silence.

C'est pour ça que vous êtes vierge, Marie ? Pour un semblant de dignité, c'est ça ? Évidemment, vous ne répondez pas. Muette et vierge. Toutes bouches cousues...

La clocharde

– Qui te dit qu'elle est vierge ?

L'amoureuse, sursautant :

- Mais vous êtes qui, vous ?! Vous m'avez fait peur ! Vous êtes là depuis longtemps ?
- Depuis toujours, j'ai bien l'impression. Sauf qu'on peut pas dormir, là, sous la tente, parce que c'est ouvert vingt quatre heures sur vingt quatre. On dirait un fast food américain, ma Marie...
- Mais... vous vivez ici ?
- ...
- Vous êtes là toujours-toujours ?
- Assez toujours, oui.
- Dimanche soir, vous étiez là, par exemple ?
- Quand tu faisais les cent pas sous la pluie à me vriller les oreilles avec tes petits talons ?
- Vous étiez là ?
- ...
- Et après que je sois partie...
- À 21h17...
- Après 21h17, y'a pas quelqu'un qui est venu attendre aussi ?
- Tu veux dire : quelqu'un qui aurait attendu que t'aies fini de l'attendre pour venir t'attendre à son tour ?
- C'est un peu ça la vie, non ?
- Ouais. C'est exactement ça. Ben je me souviens que y'a un type qu'est venu...
- Quel genre ?
- Genre pas comme les autres...
- C'est pas vrai ?!
- Il est venu demander pardon...
- C'est pas vrai ?! Mais à qui ?
- Ben à la Patrone. Il a dit qu'il était un salaud...
- Vraiment pas comme les autres, alors ?! Les autres ils s'en rendent même pas compte qu'ils sont des salauds...
- Oh ben tu sais... On voit plus de femmes qui défilent ici, c'est vrai. Mais quand c'est pour demander pardon, c'est quand même plutôt des hommes.
- Logique.
- Tu crois ?
- Et il demandait pardon pour quoi ?
- Pour avoir trompé sa femme, je crois.
- Ah... Et ben il l'a pas trompée avec moi...

Silence. L'amoureuse :

- Ça me gêne de vous demander ça, mais... Vous me trouvez comment ?
- Je te trouve si tu te montres, voilà comment je te trouve ! D'abord tu te montres...
- Vous êtes vraiment une drôle de bonne femme, vous ! Je ne vous demande pas de quelle manière vous vous y prenez pour me trouver. D'abord, il aurait déjà fallu que vous me

cherchez...

- Qui te dit que je ne te cherchais pas ?
- Personne ne me cherche ! C'est pour ça que je vous demande comment vous me trouvez...
- T'es compliquée, toi.
- Je veux dire. Disons les choses très clairement...
- Oui, c'est toujours mieux pour s'entendre.
- Non mais c'est un peu gênant...
- Tu sais, j'entends tellement de trucs ici, je vois tellement de choses... La plupart des gens, ils sont pas gênés du tout... Je les entends dire leurs prières de pauvres, les types en costard-cravate, étranglés par leur propre vie, je les entends venir nous réciter un « Je vous salue Marie » comme si ça annulait les dérapages, comme si ça rattrapait les heures qu'ils passent pas avec leurs gosses. On dirait un pressing express, ma Marie. On s'auto-nettoie en lui passant entre les jambes, on se refait une virginité morale juste en lui disant un petit salut ! Alors la gêne, moi... Je sais pas qu'est-ce qui te gêne, toi, mais je te jure que j'en ai vu d'autres...
- Bon ben alors... Ce que je voulais vous demander c'est... vous me trouvez désirable ?
- Oui.
- Vous pourriez m'aimer, comme ça, comme je suis là ?
- Je pourrais t'aimer. Je t'aimerais comme un enfant.

[...]

Marion Muller-Colard



Est née en 1978 à Marseille. Théologienne de formation, elle écrit depuis son plus jeune âge, tant dans le domaine de la jeunesse (romans, contes philosophiques, histoires...) que pour les adultes (théâtre, essais...). Aussi variés soient-ils, ses écrits se nourrissent toujours du même refus de la fatalité et de l'infinie possibilité d'être surpris par soi-même, par les autres et par les rencontres de la vie.

Bibliographie

Ouvrages jeunesse

- *Prunelle de mes yeux*, Gallimard, 2011 ([ISBN 978-2-07-063812-3](#))
- *Le tam-tam magique*, illustrations de [Mylène Rigaudie](#), éd. Milan, 2013
- *Le Professeur [Freud](#) parle aux poissons*, illustré par [Nathalie Novi](#), [Les petits Platons](#), 2014 ([ISBN 978-2-36165-047-6](#))
- *Le petit théâtre de [Hannah Arendt](#)*, illustré par [Clémence Pollet](#), [Les petits Platons](#), 2014 ([ISBN 978-2-36165-069-8](#))
- *Bouche cousue*, coll. « Scripto », Gallimard Jeunesse, 2016 ([ISBN 9782070573295](#))

Essais et récits

- *Détails d'Évangile*, Passiflores, 2012 ([ISBN 978-2-918469-39-1](#))
- *Plume d'Ange*, Passiflores, 2013 ([ISBN 978-2-918469-63-6](#))
- *L'Autre Dieu. La Plainte, la Menace et la Grâce*, Labor et Fides, 2014 ([ISBN 978-2-8309-1554-9](#))³
- *Le Complexe d'Élie*, Labor et Fides, 2016 ([ISBN 978-2-8309-1594-5](#))

Sandrine Pirès



Diplômée d'une maîtrise en Etudes Théâtrales à l'Université de Strasbourg en 2001. Elle fait son entrée dans le milieu professionnel à l'Atelier du Rhin, qui se nomme aujourd'hui Comédie de l'Est, sous la direction de Matthew Jocelyn. En 2005, lorsqu'elle décide de mettre en scène *J'étais dans ma maison et j'attendais que la pluie vienne* de Jean-Luc Lagarce, elle se lance également dans la vie de compagnie en créant Le Gourbi bleu, compagnie de spectacle vivant à vocation de création et de transmission, toujours active à ce jour.

Sandrine Pirès est tour à tour metteur en scène, interprète, assistante à la mise en scène, responsable de programmation, intervenante auprès d'amateur...grâce à ses compétences, elle intègre le Théâtre du Peuple de Bussang sous la direction de Pierre Guillois (entre 2008 et 2011), Le Théâtre du Pilier à Belfort, Les Dominicains de Haute Alsace (2012/ 2013), s'occupe de la programmation du Festival des Fenêtres à Uffholtz (de 2012 à 2014), en 2014, et pour deux années consécutives, la Filature scène nationale de Mulhouse, programme *Le Partage* de Nathalie Papin qu'elle a mis en scène avec Sophie Kordylas ; en 2016 elle sera comédienne dans *Wannsee Kabaré*, texte et mise en scène de Thierry Simon avec La Lunette Théâtre. Elle se lie à l'auteur Marion Müller-Colard avec qui elle a des projets passés et à venir.

Elle passe ainsi, de spectacle en salle à la rue avec des performances participatives réunissant jusqu'à 300 personnes.

Mécanique Sociale est sa première mise en scène dans les Arts du Cirque. Elle dit, faire ce métier pour apprendre toujours. Pour elle, qu'importe la forme, tant que le spectacle est « vivant ».

CALENDRIER

Labo recherche en présence de l'auteur et la comédienne Anne Gaillard ouvert à des professionnels marionnettistes, danseurs, acteurs.

3 sessions (une par texte) de deux jours entre fin mai et juillet 2017
Trois jours , 17, 18 et 19 juillet sur les trois textes
Au Théâtre de Poche à Wesserling

Au vu de ces sessions de Labo le dossier sera finalisé et les besoins en productions seront identifiés.

Création automne 2019

Partenaire fondateur le Centre Culturel d'Illzach – Espace 110 sous la direction de Thomas Ress

DOSSIER en cours d'écriture...février 2017